

Il y avait deux routes pour aller à Puebla, par Rio Frio et par les plaines d'Apam. Celle-ci fut choisie pour deux raisons : 1° parce que, le 29 au matin, Marquez reçut la nouvelle que l'ennemi avait fait sauter le pont de Tsmelucan (cette nouvelle était fautive, mais nous ne le sûmes que plus tard), et 2°, parce que les seules troupes solides dont Marquez pouvait disposer, c'était de la cavalerie. Dans l'infanterie, il y avait à peine 500 hommes de vieux soldats. Des combats dans la plaine nous permettaient donc de tirer profit de notre supériorité en cavalerie ainsi que de la batterie rayée que nous emportâmes. La difficulté de faire rentrer l'argent d'un emprunt forcé fit retarder le départ jusqu'au 26 mars ; la colonne se composait de 1900 fantassins, 1 600 chevaux, une batterie rayée et une lisse de campagne et une rayée de montagne.

La marche se fit difficilement : les mulets d'une des batteries n'étaient pas dressés, de sorte que le second jour l'on y fit atteler des bœufs.

Enfin, le 2 avril, à trois heures de l'après-midi, nous étions arrivés à quatre lieues de la hacienda de Guadalupe et à douze de Puebla, lorsque, par les passagers d'une diligence arrêtée, nous apprîmes que P. Diaz, ayant appris l'approche de Marquez, avait donné assaut à la ville dans la nuit précédente et l'avait emportée, faisant fusiller les officiers qui étaient tombés en son pouvoir, mais que les forts de Loreto et de Guadalupe tenaient encore. Le lendemain, le 3, Marquez arriva à la hacienda de Guadalupe à 11 heures du matin ; il s'y arrêta hésitant. Sur mes demandes

réitérées, j'obtins enfin de pousser une reconnaissance jusqu'à Apizaco, où il y avait une station de chemin de fer et de télégraphe et qui n'est qu'à six ou sept lieues de Puebla. Je réussis à surprendre les employés du télégraphe et prendre copie de dépêches qui prouvaient que les forts tenaient toujours. Je retournai avec cette nouvelle. Cependant Marquez ne se décida pas de pousser en avant. Le lendemain, le 4, je fus envoyé dans une autre direction faire une nouvelle reconnaissance, où je n'obtins que des renseignements vagues.

Le 5, enfin, Marquez continua sa route, mais, au lieu d'aller droit sur San-Pedro, il résolut de tourner autour de la Malintzi, passer par Huamantla et déboucher sous les forts.

Le 6, je venais d'arriver à 9 heures du matin avec l'avant-garde à Huamantla, lorsque je reçus l'ordre de rebrousser chemin, parce que Marquez venait d'apprendre que les forts avaient déjà capitulé le 4, Noriega ayant été menacé par Diaz d'être fusillé avec tous ses officiers s'il ne s'était pas rendu dans les quarante-huit heures après la prise de la ville. En même temps que cette nouvelle, arriva toute la cavalerie ennemie, forte de 4 000 chevaux, pour embarrasser le chemin et nous y retenir jusqu'à l'arrivée du reste de l'armée de Diaz. Notre colonne rebroussa donc chemin, protégeant ses flancs par la cavalerie. A chaque instant celle de l'ennemi renouvela ses charges, nous forçant à nous déployer en bataille. Elle fut rudement ramenée, surtout par les hussards et chasseurs à

cheval, dont le corps d'officiers et la majorité des soldats se composaient d'Autrichiens; mais le soir nous n'avions fait qu'une lieue et demie. Un peu avant le coucher du soleil, l'ennemi fit une nouvelle charge, mais fut tellement malmené par les hussards de Khevenhüller qu'il ne reparut plus, ni le 7, ni le 8, de ce côté.

Le 8, à 10 heures du matin, notre avant-garde signala l'ennemi devant nous : c'était la brigade Lalanne qui était venue de Toluca pour nous couper la retraite. En moins d'une heure, elle fut culbutée avec la perte de 230 prisonniers.

A 3 heures de l'après-midi, nous arrivâmes à San-Lorenzo, où Marquez commit la faute de s'arrêter pour offrir bataille à Diaz. Celui-ci se montra bien dans l'après-midi, mais à distance; le lendemain, il témoigna clairement de ses intentions de ne pas nous attaquer de front, mais passer avec le gros de ses forces sur la route de Mexico. Notre position devenait intenable dans la hacienda, qui, du côté de Mexico, était dominée par une hauteur où l'ennemi avait établi une batterie et dont les obus manquaient à chaque instant de faire sauter le convoi de munitions. Il fallait donc en sortir.

Le 9, à 9 heures et demie du soir, les colonels comte Wickenburg et comte Khevenhüller, avec les gendarmes à cheval et les hussards, furent envoyés pour reconnaître si, en effet, les ponts sur la route de Mexico avaient été coupés, comme nos espions l'avaient annoncé.

Ils revinrent à 10 heures et demie du soir confirmer la nouvelle. Alors Marquez assembla un conseil de

guerre qui décida de passer par San-Cristobal y Texcoco à Mexico; mais, comme cette route n'était carrossable que jusqu'à San-Cristobal, où l'ennemi avait coupé le pont qui est jeté sur une barranca très profonde, il fut décidé que le convoi et l'artillerie de campagne seraient jetés dans la barranca. Ce qui fut exécuté en partie.

Une explosion qui se produisit à cette occasion, et qui annonça aux troupes la mesure qui venait d'être prise, acheva de démoraliser les soldats mexicains, à tel point que le 10<sup>e</sup> bataillon, presque tout entier, se rendit prisonnier dans la montagne à une cinquantaine de cavaliers ennemis, et, seulement grâce au bataillon autrichien du baron Hammerstein, qui le remplaça dans l'arrière-garde, le reste de l'infanterie fut sauvé.

Vers les 3 heures et demie de l'après-midi, lorsque la colonne, qui ne présentait plus qu'un désordre infini de soldats à pied et à cheval, de femmes, de mulets détachés, sortait des montagnes qui couronnaient Texcoco, l'ennemi apparut sur la droite. Un instant après, une colonne de cavalerie sortait de Texcoco même et venait nous couper la route.

Alors Marquez, n'espérant plus sauver la troupe, ayant oublié que la cavalerie étrangère n'avait encore été ni entamée, ni même désorganisée, appela à lui un escadron de Quiroga et se lança sur la colonne qui venait nous barrer le chemin. Celle-ci fut culbutée et il continua sa route au grand galop sur Mexico. Sa fuite précipitée jeta le désarroi le plus complet dans

ses troupes, et seulement, grâce au sang-froid du colonel Kodolich, un désastre put être évité. Il prit le commandement; autour des troupes étrangères se rangèrent les débris des mexicaines, et, le 11, vers midi, il arriva avec 2 000 hommes, restes des 3 500 qui étaient partis de Mexico.

La conduite de Marquez fut naturellement très vivement critiquée. Il faut cependant dire à sa décharge que le général O'Horan, qui était préfet de Mexico, n'inspirait qu'une médiocre confiance et avec raison. Il est donc très probable que, si la nouvelle de notre défaite y était arrivée avant nous, nous aurions trouvé Mexico prononcé à notre retour, tandis que la terreur qu'inspirait Marquez suffit pour contenir ce mouvement une fois qu'il y était. Cependant Marquez commit une faute capitale en ne pas appelant Kodolich, ou quelque autre officier, pour le charger du commandement de la colonne à son départ.

De retour à Mexico, avec les meilleures troupes exténuées de fatigues et démoralisées, le reste se composant de recrues presque sans instruction, il est évident qu'il n'y avait plus de possibilité d'aller au secours de l'Empereur à Queretaro.

D'abord toute marche aurait été matériellement impossible avant une huitaine de jours, nécessaires au repos et à la réorganisation de la troupe. Ce qui nous aurait mené jusqu'au 18. Or, à cette date, Diaz comptait déjà 12 000 hommes devant Mexico, tandis que l'effectif de la garnison n'arrivait pas à 7 000. — Que faire? Abandonner complètement la capitale? Mais

l'effet moral de cette mesure aurait fait fondre les troupes que l'on en faisait sortir et aurait été déplorable sur la garnison de Queretaro même. Y laisser quelque 4 000 hommes et sortir avec les 3 000 meilleurs? Mais nous ne serions pas arrivés à Arroyo Larco, même si l'ennemi ne nous poursuivait pas, avant que ces 4 000 recrues disséminées sur les défenses d'une place de pareille extension n'eussent capitulé. Quant aux troupes qui en seraient sorties, elles auraient eu d'abord à déjouer la vigilance du blocus, supposant que, pour une raison ou une autre, ce qui n'est guère probable, Diaz les aurait laissées continuer leur chemin. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque la garnison de Queretaro n'était que d'environ 6 500 hommes; que les forces réunies des généraux Corona, Escobedo, Riva Palacio se montaient déjà à plus de 35 000; que, par conséquent, non seulement la garnison n'aurait pas pu faciliter l'entrée de la colonne de Marquez dans la place, mais elle n'aurait pu empêcher l'assiégeant d'envoyer à sa rencontre un corps de 10 000 à 12 000 hommes, ce qui aurait suffi pour définitivement écraser cette colonne.

Le 24 avril, l'ennemi chercha d'emporter la guarita de Quantillan par assaut: il fut repoussé et ne fit plus aucune tentative sérieuse, se contentant de bombarder la ville de temps en temps et de la bloquer étroitement. Le 18 mai et le 9 juin, la garnison fit des sorties. Le 15 mai, l'assiégeant essaya un coup de main sur la guarita de Belen (Chapultepec), mais fut repoussé. Le 19, les troupes étrangères, poussées par le bataillon de Lago,

ministre d'Autriche, déclarèrent qu'elles ne se battraient plus. Cette déclaration ayant achevé de démoraliser les Mexicains, Marquez remit le commandement au général Tavera, qui offrit à capituler si l'ennemi lui accordait des conditions honorables. Diaz traîna toute la journée du 20 la réponse; mais à 4 heures de l'après-midi, une demi-heure après que les Autrichiens avaient signé une *capitulation à part*, il exigea la reddition de la capitale à discrétion. Tavera ayant refusé, le feu recommença à 5 heures. Les Autrichiens eurent la pudeur de rester à leurs postes jusqu'à ce que celui-ci eût cessé; mais la contre-guerrilla Chenet (tous Français) partit de la guarita de Belen, où le chef de la ligne ne trouva que *deux* artilleurs mexicains.

La nuit, la débandade à la mexicaine fut complète. A 4 heures du matin, le 21 juin, la ville fut occupée par un escadron de police juariste; à 6 heures et demie, le reste de l'armée commença le défilé. »

Ce que ne dit pas la note, et ce qu'il est bon de savoir, c'est que Marquez, qui avait trouvé moyen de quitter Queretaro, où le danger était grand pour lui s'il était pris, trouva pareillement moyen de se sauver de Mexico. Après avoir remis le pouvoir au général Tavera, il disparut, et se retrouva six mois après, sain et sauf, à la Havane. Marquez avait personnellement du bonheur dans ses entreprises même les plus mauvaises, trop de bonheur peut-être.

### CHAPITRE III

Dernières illusions de Maximilien. — Mendez fusillé. — Instructions du gouvernement mexicain à Escobedo. — L'Empereur demande des défenseurs. — Cour martiale. — Sentence de mort prononcée le 14 juin 1867.

Maximilien avait lutté moins longtemps que Marquez, et Queretaro s'était rendu bien avant Mexico. Dans cette nuit du 14 au 15 mai, pendant laquelle les Juaristes avaient pénétré dans la place, la confusion avait été terrible. Les assiégés, démoralisés, sans points de ralliement, sans chefs même, ne pouvaient opposer aucune résistance : ils étaient entourés par un cercle de fer et de feu.

Maximilien, dit Juan de Dios Arias, dans le récit qu'il a laissé de ces événements, comprit alors que tout était terminé. Il fit arborer auprès de lui un pavillon blanc : il donna l'ordre de faire cesser le feu; il demanda à parlementer, et envoya deux ou trois de ses aides de camp à la recherche du général en chef de l'armée victorieuse, pour lui annoncer qu'il se rendait.

Les parlementaires rencontrèrent sur leur chemin les gé-